

Courrier

Autour de "La Question Humaine", de François Emmanuel

François Emmanuel est à la fois écrivain et psychanalyste. Il n'est pas étonnant qu'un de ses derniers ouvrages - *La question humaine, court roman de moins de cent pages mais d'une densité exceptionnelle, paru en février 2000 (Stock, collection Récit)* et qui traite d'un sujet à l'actualité toujours brûlante - ait donné à des psychothérapeutes, autour de Marc Abramowicz, l'envie de le faire connaître et d'en débattre. Cadre : une soirée organisée à la Maison du Livre de Saint-Gilles (Bruxelles), avec le soutien de Politique.

La soirée s'est prolongée par échange de courriers entre Bernard De Backer, lecteur attentif de François Emmanuel dont il présente ici le roman, et Francis Martens, un des intervenants de la Maison du Livre.

(1) IG FARBEN, entreprise allemande ayant utilisé comme main d'œuvre les déportés d'Auschwitz.

Bernard De Backer :

L'innommable des hommes

«Un livre, même fragmentaire, a un centre qui l'attire. (...) Celui qui écrit le livre l'écrit par désir, par ignorance de ce centre. Le sentiment de l'avoir touché peut bien n'être que l'illusion de l'avoir atteint.»

Maurice Blanchot, *L'espace littéraire*

Un auteur belge, écrivain et psychiatre, nous a offert récemment une fiction brève et prenante, *La question humaine*, mettant en scène un psychologue industriel prénommé Simon, le narrateur. Au début du récit, celui-ci travaille pour la filiale française, en pleine restructuration, d'une multinationale d'origine allemande, SC FARB (1). Au détour de ses travaux de sélection du personnel et d'animation de séminaire pour cadres, il est sollicité par un émissaire de la maison-mère, Karl Rose, pour mener une mission d'investigation sur l'état de santé mentale du directeur de la filiale, Mathias Jüst.

A fur et à mesure du déroulement de la trame narrative, le ressort secret qui anime les différents protagonistes se déploie et se déplace dans un jeu subtil d'ombres et de lumières qui aiguisent l'intérêt du lecteur, mis progressivement à la place de Simon, le psychologue industriel. Celui-ci est d'abord pris entre deux logiques, celle de la délation au service du commanditaire, Karl Rose, et celle de l'éthique de la confidence envers Mathias Jüst. Survient alors un accident, une tentative de suicide de

Jüst. Simon va rendre visite à Jüst hospitalisé, et, au sortir de cette rencontre, a «la sensation très nette» d'avoir «pénétré dans la nuit d'un homme», que le contact physique intense avec Jüst (sa main serrant le bras de Simon comme un étau) «scellait une complicité, le partage d'une faute, la volupté de ce partage».

Cette rencontre débouche sur une nouvelle mission que Jüst, cette fois, confie au narrateur : faire disparaître des documents placés dans un coffre-fort, cinq lettres anonymes composées à partir d'une texte datant de 1942 - une note technique, écrite par des ingénieurs berlinois, et proposant une série de modifications à apporter aux camions chargés de gazer les Juifs. Dans ce document, tout ce qui renvoie à des représentations humaines est voilé par des termes techniques : chargement, pièces, marchandise... La succession des lettres met en scène la contamination progressive de notes de service circulant au sein de SC FARB par le texte nazi de 1942. Les lettres anonymes suggèrent donc une parenté profonde entre la rhétorique euphémisante des techniciens nazis et celle relative à la gestion du personnel au sein de l'entreprise. L'élosion de la folie de Jüst et sa tentative de suicide apparaissent provoqués par le surgissement d'un refoulé associé à l'histoire personnelle de Jüst (son père aurait participé au génocide), diaboliquement mis en scène par l'auteur des lettres.

Cependant, peu à peu, le secret de Mathias Jüst se déplace vers l'expéditeur des lettres anonymes, dont le narrateur lui-même, Simon, va à son tour devenir la victime. La complicité, le «partage d'une faute» avec Jüst, se trouvent donc confirmés par la réception de lettres construites selon le même canevas que celles adressées à l'ancien directeur. La note de 1942 est remplacée par un document re-

latif au programme nazi d'euthanasie des malades mentaux Tiergarten 4, dont le texte vient contaminer des écrits de psychologie du travail et de gestion du personnel. Une nouvelle fois, la parenté de discours est mise en évidence par un procédé d'imbrication des textes, alors que la réalité insupportable, suggérée par les lettres, se manifeste dans un cauchemar qui obsède Simon. L'expéditeur des lettres étant identifié, le narrateur finit par le rencontrer.

Celui-ci ne livre son secret que par bribes, mais ici aussi, comme lors de la rencontre avec Jüst, c'est hors langage, par une lecture du corps, que l'essentiel est transmis. D'abord par un geste posé en direction du visage de Simon, «comme s'il cherchait à lire, tacitement», ensuite par une histoire terrifiante que raconte l'expéditeur des lettres, celle d'un enfant allemand dont «la peau de son corps lit le corps de son père», agrippé nuitamment dans son dos, et qui «le lira toute sa vie comme une ombre animale l'entraînant dans sa chute». Le père est un médecin nazi ayant participé la veille à une sélection de déportés. L'enfant est probablement l'expéditeur lui-même, offrant une troublante ressemblance avec un garçon juif du même âge, envoyé par son père dans les chambres à gaz.

Lectures

Comme François Emmanuel l'a indiqué lors de cette soirée, en lisant d'entrée de jeu le texte de Maurice Blanchot cité en épigraphe, le «centre» du livre se dérobe, il est un indicible pour l'auteur lui-même. D'où le recours à une transmission corps à corps dans les pages cruciales du récit, qui peut donner le sentiment de l'avoir «touché». C'est la structure du «roman idéal», décrite par Blanchot, qui est jouée dans La

“... une homologie entre certaines logiques à l'œuvre dans le monde occidental contemporain et celles caractérisant le nazisme...”

Emmanuel



question humaine, dans une sorte de mise en abîme d'un «centre» qui se dérobe sans cesse, d'un secret qui se déplace et échappe aux «lettres», pour ne se donner finalement que par un contact chair contre chair. Plus largement, ainsi que le suggère le titre du récit, l'objet «innommable, insensé», serait une composante du psychisme humain, comme le dira Jean-François Lebrun lors de son intervention : «La question nazie n'était qu'une des formulations de la question humaine ; c'est à ce titre là qu'elle continue à nous concerner tous les jours (2)». L'objet évoque le «réel» lacanien, un impossible à dire et à supporter, représenté dans les pages finales de *La question humaine* par «la masse noire des corps» qui frappent aux portes du rêve obsédant Simon.

La lecture du livre de François Emmanuel peut donc se faire à différents niveaux : une dénonciation de la banalisation du mal dans les entreprises contemporaines, qui serait de la même nature que celle mise en œuvre lors du génocide, une mise en scène de l'acte littéraire (le secret innommable des lettres) (3), un récit dévoilant le réel innommable tapi au cœur de la psyché humaine, dont celle de chaque lecteur. Certaines indications données par l'auteur (comme sa lecture de Blanchot, entre autres) donnent à penser que la première lecture est réductrice. Mais c'est bien de cette lecture qu'il a été question lors du débat

organisé autour de *La question humaine*, comme l'annonçait l'invitation à cette soirée : «*Fond et bas-fond de la déviation économique, technologique et sécuritaire néo-libérale*».

L'auteur, l'animateur de la soirée, Marc Abramowicz, et les membres du panel d'intervenants – Francis Martens, Catherine Marneffe et Jean-Pierre Lebrun – travaillent tous dans «le champ de la cure des âmes», que ce soit comme psychanalyste, psychiatre ou psychothérapeute. Outre cette caractéristique professionnelle commune, ils partagent le point de vue d'une homologie entre certaines logiques à l'œuvre dans le monde occidental contemporain et celles caractérisant le nazisme, selon le canevas mis en scène dans *La question humaine*. C'est en tous cas l'analyse des trois intervenants et de l'animateur. L'auteur lui-même, qui a présenté son livre et en a lu certains extraits, ne s'est pas exprimé publiquement sur ce sujet. Il n'y a donc pas eu de débat contradictoire sur ce diagnostic entre les intervenants, pas plus, d'ailleurs, que n'était prévu au sein du panel, la présence d'un historien, économiste ou syndicaliste pouvant fournir des éléments factuels relatifs aux événements historiques ou aux réalités actuelles qui sont au cœur du sujet.



Passé monstrueux et banalité quotidienne

Je m'attacherai plus particulièrement à deux exposés, ceux de Francis Martens et Jean-Pierre Lebrun (4), qui ont été les plus longs et les plus développés. Si les deux intervenants se rejoignent sur certains points, leurs arguments sont cependant assez dissemblables.

(2) Ce que laisse également entendre le narrateur de *La question humaine* : «Son objet était plus vaste et sans doute me concernait-il comme il concernait n'importe quel humain».

(3) Comme l'écrit J.B. Pontalis, «Le langage est perte, il ne le sait que trop, il ne sera jamais, même dans la poésie, accès immédiat à la chose...» (in *La force d'attraction. Trois essais de psychanalyse*, Seuil 1990).

Ils s'accordent tous deux pour considérer que le génocide n'est pas un exception historique monstrueuse, mais bien la manifestation – certes grossie – d'une logique profonde qui est toujours à l'œuvre aujourd'hui, non seulement dans le monde du travail, mais également dans d'autres secteurs de la société. La spécificité d'Auschwitz n'est donc pas qualitative, mais réside dans son «efficacité quantitative». Le diagnostic posé par les deux intervenants sur les sociétés occidentales contemporaines est particulièrement sombre, la menace du totalitarisme étant, selon eux, plus que jamais présente. Par ailleurs, ils laissent entendre, non sans contradiction, que l'énigme qui est au cœur du livre nous renvoie aussi à nous-mêmes, à ce qui apparaît dans leurs propos comme une dimension plus générique de la condition humaine. Au-delà de ce diagnostic commun, l'identification de la cause profonde du mal n'est pas identique. Chez Francis Martens, il s'agit d'un mécanisme de domination au départ de la sphère économique, alors que chez Jean-Pierre Lebrun, il s'agit d'un phénomène culturel plus vaste, lié au développement de la modernité et du modèle de la science.

L'argumentation de Francis Martens est de type marxiste, avec des intonations qui rappellent le discours du PTB. Il dénonce avec force une série de mécanismes «insidieux» (mot qui revient comme un leitmotiv dans son exposé) qui nous masquent la réalité du monde contemporain. Prenant appui sur le récit de François Emmanuel, une lecture d'extraits choisis

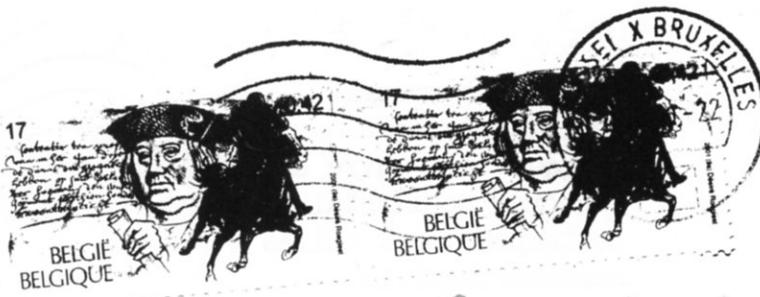
(4) Je me base sur l'enregistrement qui m'a été communiqué. Les deux intervenants ont probablement développé des analyses plus fines et détaillées sur ce sujet, mais je n'ai pu y avoir recours dans le cadre de cet article. Celui-ci se veut une réaction aux seuls propos tenus lors de cette soirée.

(5) de l'étude de Christophe Dejours, *Souffrance en France*, et une courte citation de Primo Lévi, il étend l'analogie décrite par La question humaine à l'ensemble du fonctionnement des sociétés occidentales contemporaines, au départ du monde des entreprises. Pour lui, ce qui est considéré de manière insidieuse comme «l'exception historique monstrueuse» de la Shoah, devient la «banalité de notre vie quotidienne, et notamment dans le monde de plus en plus totalitaire et manipulateur du travail», la routine des entreprises contemporaines n'étant pas «étrangère à la monstruosité de ce passé».

Un processus analogue y serait à l'œuvre, une banalisation du mal «dans le quotidien dualisé de nos sociétés, et dans le quotidien de plus en plus totalitaire, sadique et chosifiant des entreprises». Il n'établit pas seulement une homologie de structure entre le processus de banalisation du mal dans le monde nazi et celui qui est à l'œuvre dans monde contemporain, mais fait également état d'une évolution tendancielle de type apocalyptique (au sens étymologique : levée du voile), la pente de nos sociétés menant à un quotidien «de plus en plus totalitaire», révélant au fur et à mesure la véritable nature du système dans lequel nous sommes pris (6). Il fait

(5) Composé à partir d'un collage d'extraits sans mention des coupures. Ainsi Francis Martens a-t-il arrêté sa lecture d'un premier extrait juste avant la phrase : «Le fait que le processus soit le même n'implique pas que nous soyons dans une phase de construction d'un système totalitaire» (Christophe Dejours, *Souffrance en France*, p. 154).

(6) Constat qui ressemble à celui fait par Ludo Martens dans l'ouvrage de référence du PTB, *Le Parti de la révolution : Le fascisme hitlérien n'était pas un accident de l'histoire. Il exprimait la nature profonde de l'impérialisme arrivé à maturité».*



Courrier

Autour de "la Question Humaine", de François Furet

référence à des auteurs marxistes «géniaux» (Marx, Engels, Lukacs et Goldmann) pour appuyer son diagnostic sur cette évolution tendancielle, à travers le thème de la chosification de l'humain qui découle du développement économique capitaliste (ce dernier mot n'est cependant jamais utilisé). Enfin, la logique commune à Auschwitz et au monde contemporain est «la logique financière et industrielle de l'entreprise», où l'opposition entre bourgeoisie et prolétariat n'est pas aussi «kitsch» et «vieillotte» que voudrait nous le faire croire un processus insidieux d'occultation des conflits.

Jean-Pierre Lebrun, quant à lui, part sur une toute autre base, beaucoup plus large. La logique de fond n'est pas celle de la domination d'un groupe sur l'autre, mais bien celle de la prévalence d'un modèle qui nous infiltre, celui de la science, «congruent avec la modernité». La particularité du modèle scientifique, ou plus exactement des effets de ce modèle dans le social, c'est qu'il escamote le sujet de l'énonciation, le sujet humain. Cet escamotage vient se conjuguer, dans une «collusion jamais rencontrée dans l'histoire de l'humanité», à la volonté des humains de «se débarrasser de la castration», de «se débarrasser des malaises du sujet», de devenir enfin clean. Collusion qui, à travers la tentation d'un homme qui n'aurait plus qu'à «fonctionner», prépare une nouvelle forme de servitude volontaire, non pas à un tyran, mais au fonctionnement anonyme de la machine, débarrassée de la coupure interne au sujet. Il repère les effets de ce modèle dans différents phénomènes du «social extrêmement déléterie et destructeur dans lequel on est aujourd'hui», comme la dégradation de la langue, l'apparition de nouvelles pathologies, la prévalence de l'immédiateté, etc.

Totalitarismes et modernité

Ces exposés, rapidement résumés, posent de nombreuses questions. On pourrait ainsi interroger les relations entre un diagnostic psycho-social et une œuvre de fiction qui obéit à ses lois propres, l'usage de termes cliniques («déviance», «perversion», «sadisme», «castration»...) pour analyser et qualifier un système social, la vision particulière du social que peuvent avoir certains psychologues cliniciens à travers le filtre de leur pratique quotidienne, le manque de données empiriques venant étayer les propos des orateurs, une lecture sélective du livre de Christophe Dejours, etc. Deux thèmes centraux et liés me semblent cependant plus importants à mentionner : l'absence totale, dans les propos des intervenants, de référence aux massacres planifiés et aux manipulations mensongères (7) mis en œuvre par les régimes communistes, la sous-estimation du poids de l'histoire dans la genèse des totalitarismes nazis et communistes.

Malgré la publication d'archives et de nombreux ouvrages relatifs à la terreur de masse mise en place dans les pays du «socialisme réel», la méconnaissance ou la non-reconnaissance de ces faits par une partie de l'intelligentsia de gauche est toujours aussi patente et désolante. L'ignorance de l'extermina-

(7) Comme l'écrit François Furet dans *Le passé d'une illusion*, «[Staline] a produit un langage obligatoire et fictif où personne n'est autorisé à faire pénétrer le réel».



tion des paysans ukrainiens par une famine provoquée dans les années 30, qui fit près de 6 millions de morts, en est un bon exemple. La comparaison entre ce «génocide de classe» et celui des Juifs par les nazis, souligné par des historiens (8), a été faite dès les années cinquante par l'écrivain juif soviétique, Vassili Grossman. Dans *Tout passe*, Grossman place ces mots dans la bouche d'Anna Sergueïevna, racontant sa participation à la dékoulakisation et à l'extermination par la famine des paysans ukrainiens en 1932-1933, et confessant son «envoûtement» par la propagande du Parti : «Mais moi, je disais : Ce ne sont pas des êtres humains, ce sont des koulaks (...) Pour les tuer, il fallait déclarer : Les koulaks, ce ne sont pas des êtres humains. Tout comme les Allemands disaient : les Juifs, ce ne sont pas des êtres humains. C'est ce qu'ont dit Lénine et Staline : Les koulaks, ce ne sont pas des êtres humains.»

Ces faits, qui se sont déroulés avant le génocide et l'ont peut-être inspiré ou facilité, peuvent-ils entrer dans les canevas explicatifs de Francis Martens et Jean-Pierre Lebrun ? C'est peu probable dans le cas du premier, qui ne trouvera certainement pas chez le «génial» Lukács, expert en reniements et stalinien fidèle, de quoi étayer son analyse de la chosification de l'humain dans les régimes communistes. Quant au modèle de la science évoqué par le second,

(8) Entre autres : Miron Dolot, *Execution by hunger. The Hidden Holocaust*, W.W. Norton 1985. Wasyl Hrysko, *The Ukrainian Holocaust of 1933*, Dobrus 1983 et Paul Robert Magosci, *Ukraine's Holocaust : The Great Famine of 1933*, in *A History of Ukraine*, Toronto Press 1996. Des témoignages de survivants de la famine, recueillis dans les années 80 par Lidia Kovalenko et Volodymir Maniak, viennent d'être publiés en langue française dans «1933, l'année noire. Témoignages sur la famine en Ukraine», Albin Michel, 2000.

peut-il rendre compte de la terreur stalinienne ? Peut-on comparer la «science marxiste» au modèle des sciences exactes invoqué par Jean-Pierre Lebrun ? Sans doute en partie, dans sa promesse d'aboutir à une fin de l'histoire et à une société clean, de se débarrasser des impuretés qui vont contre le sens de l'histoire. Mais le phénomène est trop complexe, par son intrication d'éléments holistes de la société russe traditionnelle avec une mythologisation de la «science de l'histoire», révélée par quelques génies divinisés (Marx, Engels, Lénine, Staline), voire embaumés, pour se satisfaire d'une telle explication.

À vrai dire, les deux totalitarismes du 20^e siècle, qui présentent des ressemblances profondes mises en évidence par certains auteurs dès les années trente (9), sont avant tout une production des vicissitudes de l'histoire européenne et non pas l'excroissance fatale d'une logique industrielle ou des effets du modèle de la science. Comme François Furet l'analyse de manière détaillée dans un chapitre saisissant de son dernier livre, *Le passé d'une illusion*, la première guerre mondiale, «un des événements les plus énigmatiques de l'histoire moderne», a produit un gigantesque écroulement dans l'histoire de l'Europe dont sont issus les deux totalitarismes, qui se sont ensuite mutuellement entretenus.

Par leur rejet conjoint de l'incertitude propre à la modernité, leur haine de la bourgeoisie, de l'individualisme, du pluralisme politique, de la démocratie parlementaire – auxquels ils imputent entre autres les ravages de la première guerre – ils construisent un régime politique autoritaire et holiste qui veut conjurer le malheur de la modernité sur base de l'hypostasie,

(9) Comme Karl Kautsky, Boris Souvarine et Georges Orwell.

“J'estime que la psychanalyse n'a aucun message spécifique à délivrer au politique.”

Emmanuel

l'un, du particularisme national, et l'autre, de l'universalisme de la classe ouvrière. À cet égard, ce qui est premier n'est pas tant la rationalité administrative et la logique technico-scientifique mises en œuvre, que le millénarisme national ou universaliste qui est à la base des génocides perpétrés, qui sont, eux, complètement irrationnels au regard du simple calcul économique.

Bernard De Backer



Francis Martens :

Souffrance physique, alienation sociale

Une invitation à débattre. Quel luxe rare et merveilleux à l'heure des potages en sachet et du fast-food. Et quelle chance que Bernard De Backer ait eu envie de monter au feu ! Pour ne pas gâcher cette occasion, je vais commencer par me délester de la seule chose qui m'irrite un peu dans son papier : «L'argumentation de Francis Martens est de type marxiste, avec des intonations qui rappellent le discours du PTB». C'est bien le droit de l'auteur de qualifier d'une façon ou d'une autre les intonations de l'orateur (qui font partie de l'ensemble de la rhétorique de ce dernier et donc de son éventuel pouvoir de persuasion abstraction faite de ses idées). Mais il est dommage de céder à la tentation d'un étiquetage qui peut refermer le débat. Ce faisant, on jette une suspicion de

principe sur une argumentation qui risque dès lors de se voir réduite à un discours connu et disqualifié (le Vatican, Moscou, ont largement usé de ce procédé pour verrouiller tout débat de fond avec les «crypto-communistes-athées», les «trotskistes», les «révisionnistes», et autres nuisances). Coller l'étiquette PTB sur des intonations, n'est-ce pas céder à la tentation du slogan et glisser dans le travers qu'on dénonce ? L'histoire du militantisme ne connaît que trop ces pièges où quelqu'insigne suffit à classer l'adversaire. Et où, comme le note le linguiste Claude Hagège, des opinions questionnables se voient coulées en syntagmes insécables (tel «la-juste-lutte-du-peuple-khmer-opprimé-contre-les-valets-de-l'impérialisme») semblant leur donner un degré d'évidence comparable à celui d'objets de la nature tels le mont Cervin ou les chutes du Niagara.

Il était important de pointer ce qui précède, car c'est justement contre ce genre de simplifications abusives que Bernard De Backer, en déployant les thématiques, nous interpelle, nous obligeant à préciser nos pensées tout à l'inverse du slogan. Cela dit, il reste que l'art de la parole est aussi celui du malentendu et de sa cousine, la mauvaise énonciation. Il me faut donc clarifier quelques points pour faire la part entre les divergences réelles et les énoncés mal ficelés. C'est à la fois un peu par hasard (par le jeu des affinités et des cooptations) et tout sauf «par hasard !», que trois «psy», à l'invite d'un quatrième, Marco Abramowicz, se sont retrouvés, à une même tribune, amenés à débattre du livre d'un cinquième dont le propos était justement irréductible à toute thématique purement psychologique. En ce qui me concerne, il s'agit d'un des meilleurs et des plus sobres romans que j'ai lus depuis des an-

nées. Il était exclu d'en faire une lecture «psy» réductrice. Encore moins de m'en servir pour éclairer la fresque tragique de ce que fut le négationnisme de gauche. C'est le propre d'une grande œuvre de fiction de pouvoir nous interpeller, par surprise, là où nous sommes, en court-circuitant interprétations ou défenses rationnelles. Ou encore, en donnant soudain comme chair et sang à ce qui n'était avant qu'idées flottant sans poids pour les Lester. Qu'on pense à un film comme *La liste de Schindler* : contestable en bien des points si l'on veut y voir un film historique, il a permis à beaucoup – déjà bien informés – de «réaliser» pour la première fois l'atrocité du génocide. Notamment via l'irruption – on ne peut plus «cinématographique» – de «la petite fille en rouge». Bref, pour peu qu'il ne se présente pas comme critique de livres ou de films, il est loisible à quiconque d'entrer dans une fiction par la porte qui s'offre à lui.

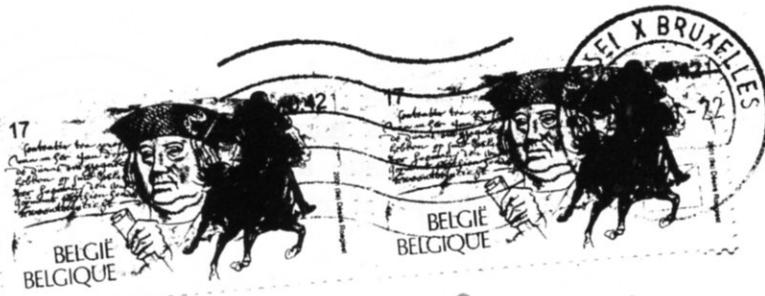


Freud, Reich et Sade

Cette porte ne s'est pas ouverte à moi avec le sésame interprétatif de l'histoire occultée des totalitarismes de gauche. Encore moins avec une clef psychanalytique. J'estime que la psychanalyse n'a aucun message spécifique à délivrer au politique. Ce qui ne veut pas dire que, théoriquement, elle se place dans une position de neutralité. Bien au contraire. Par essence et pour des raisons strictement métapsychologiques (c'est-à-dire tenant au cœur de sa théorisation de l'inconscient, de la sexualité, de la créativité), elle ne peut être que farouchement anti-totalitaire (relire l'œuvre de Jean Laplanche). Par ailleurs, l'anthropologie psychanalytique ne cesse d'interroger l'antique dramaturgie

où – profitant de l'ordre ménagé par l'équilibre instable entre le pulsionnel et le civilisationnel (relire Sigmund Freud) –, quelques-uns étaient le déchaînement de leur jouissance sur l'enchaînement psychique autant qu'économique du plus grand nombre (relire Wilhelm Reich et Sade). Enfin, au fil de sa pratique, le clinicien (qu'il soit psychothérapeute, psychanalyste, psychiatre, médecin...) siège au chevet le plus intime de l'aliénation. Sans avoir à être grand clerc, le voilà riche d'échos à renvoyer au politique de ce qui dans le malheur individuel témoigne de la misère collective.

Dans *La question humaine*, le héros – psychologue d'entreprise «sans histoire» – devient inopinément le lieu d'une convergence intenable entre l'histoire du génocide nazi et la routine d'un métier dont le côté instrumentalisant lui apparaît tout à coup dans une crue objectivité. Une trame semblable aurait pu se concevoir à partir du goulag stalinien. Progressivement, la banalisation technique des actes, l'aseptisation du vocabulaire professionnel ne le protègent plus. La méconnaissance feutrée devient intenable. Le télescopage de son existence ordonnée avec des existences bouleversées lui fait prendre conscience de l'objectivation inhérente à sa pratique quotidienne. À la lumière noire des quais d'Auschwitz, la «sélection» du personnel prend un tout autre visage... Voici le niveau de lecture qui s'est avant tout imposé à moi. Sans doute parce que je pense que ce que représente Auschwitz n'est unique qu'en tant qu'arrivé «pour la première fois avec une telle intensité». Tout discours sacrifiant qualitativement la Shoah me semble particulièrement dangereux. Dans les formes les plus extrêmes, le génocide s'y voit pratiquement traité comme le négatif photographique du mythe hébreu de l'élection par Dieu. On l'a vu



Courrier

Autour de "La Question Humaine", de François

tout récemment, en Israël, avec les déclarations d'un important rabbin laissant entendre qu'Auschwitz n'était pas sans rapport avec l'infidélité du peuple juif. Outre sa bêtise et son manque de respect pour les victimes, un tel regard est particulièrement toxique car il rabat l'histoire sur le mythe – c'est-à-dire qu'il empêche d'en tirer les leçons. Cette confusion du mythique et de l'historique est récurrente dans le discours d'extrême droite. On en trouve un exemple tragique et récent dans l'usage fait par Milosevic et ses sbires de «la bataille du Champ des Merles» (Kosovo). Les déclarations déréalistes du rabbin Ovadia Yosef, malgré leurs outrances, semblent n'être hélas que la partie émergée d'un iceberg. Il n'y a pas si longtemps (1995), les chefs d'État occidentaux, filmés en direct à Auschwitz lors de la commémoration des camps, se sont avérés incapables de faire le moindre lien avec des événements dramatiques et simultanés sur lesquels ils avaient prise. Tandis que, sur la première chaîne et dans un costume impeccable, ils prononçaient de nobles paroles, sur la seconde et dans le sang, on pouvait assister à l'extermination de Srebrenica. Paradoxalement, c'est la Torah (mariant subtilement l'histoire, la légende, le mythe) qui donne l'indication la plus lapidaire sur le bon usage du «devoir de mémoire» : «Tu ne molesteras pas l'étranger ni ne l'opprimeras, car vous avez vous-mêmes résidé comme étrangers dans le pays d'Égypte» (Exode, 22, 20). Le devoir de mémoire n'a pas à se confondre avec celui d'une célébration qui fasse «arrêt sur image». Il doit s'inscrire dans la densité du présent.

Dans le sillage de Marx

En réalité, l'histoire de l'humanité regorge d'exterminations et d'exactions sur base clanique ou ethnique (à commencer, dans la Genèse, par celle des habitants de Sichem). L'extraordinaire est plutôt quand, entre groupes différents, des rapports de solidarité se mettent à prévaloir sur des relations d'assujettissement. Il ne serait pas difficile de montrer que le cœur «éthologique» de toute éthique (coeur rationnel car lié aux exigences de survie de l'espèce) repose en fait sur la notion de solidarité, laquelle est incompatible avec l'instrumentalisation de l'être humain. L'espace manque pour développer plus avant cette idée. Il faut, par contre, dire un mot des «géniaux» (j'assume !) Marx, Engels, Lukács et Goldmann. Je ne suis nullement, certes, un spécialiste de l'œuvre de György Lukács, encore moins de sa biographie. Je sais seulement qu'elle peut sembler exemplaire des ambiguïtés de certains intellectuels (et artistes) de derrière le «rideau de fer» qui ont tenté de produire malgré tout une œuvre personnelle (qu'on pense à Chostakovitch). Pris dans les tempêtes de sa génération, Lukács (1885-1971), malgré ses atermoiements, ses concessions au stalinisme, a tout de même pris des risques : il a été condamné pour «déviationnisme» en 1925, et déporté en Roumanie en 1956 (pour avoir accepté de devenir ministre de la culture, à Budapest, dans le gouvernement insurrectionnel de Imre Nagy). À première

vue, il semble plus fréquentable que Heidegger. Mais bien sûr, la question n'est pas là. Il s'agit de voir si Lukács nous a légué, comme penseur, quelque chose qui nous aide à réfléchir sur ce que nous vivons aujourd'hui. Pour moi, la réponse est «oui, dans le sillage de Marx».

Je dois avouer mon émotion d'ailleurs chaque fois que, passant rue Jean d'Ardenne, à 500 mètres de chez moi, je regarde vers les fenêtres du numéro 50 pour voir si d'aventure Engels et Marx ne prennent pas le thé entre deux paragraphes du *Manifeste du parti communiste*, mis en chantier à cette adresse en fin décembre 1847. Dans ce texte, publié à Londres en 1848, ils décrivent la mondialisation de l'économie, la dualisation des rapports socio-économiques, l'impact sur la psychologie individuelle d'un fonctionnement social progressivement réduit à la seule loi du marché où la bourgeoisie «a dissous la dignité personnelle dans la valeur d'échange» (chapitre I). Certes, les prédictions marxiennes se sont révélées infirmées en partie par l'histoire – en bonne part grâce à la diffusion hors révolution des propres idées de Marx. Mais on ne voit pas en quoi les trois registres ci-dessus évoqués auraient quitté la scène. Ni en quoi les analyses de Marx, puis de Lukács et de Goldmann, auraient perdu de leur pertinence pour éclairer une part essentielle des mécanismes socio-économiques de l'aliénation psychologique individuelle. L'économie psychique n'est pas sans liens avec l'économie tout court. Dans le chapitre 1^{er} du *Capital* (1867), Marx, qui note comment sous l'empire exclusif du marché la valeur d'échange de la marchandise en vient à supplanter largement sa valeur d'usage, montre aussi que, dans un tel contexte, la marchandise semble se détacher magiquement de tout le travail humain qui l'a générée.

Cette «fétichisation» va de pair avec la chosification tant de l'échange que du producteur et du produit (ou du service) eux-mêmes, avec toutes les conséquences qu'on imagine sur les rapports humains concrets. Marx s'avère ici excellent clinicien du social. Car même lorsqu'il s'agit encore de stricte valeur d'usage (l'achat, par exemple, d'un filet d'oranges), comparez le rapport entre votre carte de crédit, le code barre et la caissière enregistreuse d'un «supermarché» ixellois, et le marchandage ludique sur un étal de Cotonou, où le vendeur et vous-même finirez par connaître à peu près tout de vos familles respectives... Là, même si vous renoncez à acheter, deux parties auront échangé à tout le moins un rapport humain. Il ne s'agit pas d'une vignette nostalgique, mais de la mise en contraste de deux systèmes. Dans la foulée marxienne, Lukács a largement déployé les catégories de réification et de chosification. Lucien Goldmann, assis sur le bureau d'une salle de séminaire de l'ULB au creux des années soixante, insistait sur les pratiques significatives qui en découlent au niveau du langage quotidien. À la chosification de l'échange et de ses protagonistes répond, en contrepartie, la personnalisation de la marchandise elle-même. Attendant chez vous le livreur de mazout dans l'après-midi, il y a des chances que vous disiez sans en mesurer les conséquences relationnelles : «À cinq heures, le mazout va venir». Et ainsi de suite. Je récidive en affirmant que la notion marxienne de fétichisation de la marchandise est une clef d'interprétation «géniale» pour éclairer une bonne part de notre aliénation intime. Autre chose est la théorie de la révolution et la dérive sanglante de régimes prétendument communistes.



Le «sale boulot»

Annonçant la mondialisation rapide d'un marché purement spéculatif, fluidifié par l'abstraction comptable d'une marchandise réduite à sa valeur d'échange, Marx n'a pas osé rêver pour autant de l'univers de la «globalisation». À savoir, d'un réseau planétaire intertélécommunicant ses ordres à la vitesse des ordinateurs, et où l'échange mercantile n'a quasi plus besoin du support imaginé du service ou de la marchandise. N'y circulent plus, en effet, que des jeux d'écriture électronique, spéculant sur des taux de change ou des mouvements boursiers. L'action, quand on l'a en main, est réduite à un prix et à un nom dont le référent dans la réalité du travail échappe – réduit qu'il se trouve à n'être que l'indice d'un profit rapide escompté. Pas besoin, autrement dit, de s'intéresser aux technologies de pointe pour jouer du Nasdaq. Mais si la partie déçoit, les actionnaires majoritaires, dans une logique purement financière, se souviennent alors de l'entreprise : ils restructurent, rationalisent, délocalisent, optimisent, «dégraissent»... sans rien vouloir savoir des drames humains occultés par ces mots.

On retrouve en mineur le cœur de ce qui se trame dans *La question humaine*. À Paris, il s'agit de stratégie pour restaurer «la santé» de Renault, à Vilvoorde de projets de vie qui se brisent. Certes, pour beaucoup, le confort et une relative sécurité n'ont jamais été aussi grands. La ligne de partage de la dualisation passe surtout entre le Nord et le Sud. N'empêche que le stress au travail s'accroît et que les anciennes solidarités, même syndicales, s'émettent plus encore que Marx et Engels n'auraient pu l'imaginer. Dans une étude magistrale (*Souffrance en France. La banalisation de l'injustice sociale*, Seuil, 1998), Christophe Dejours –

psychiatre, psychanalyste, spécialiste de l'étude du travail – pointe l'avènement d'une nouvelle pathologie particulièrement aliénante. Celle-ci répond à la montée du chômage, à l'augmentation exigée du rendement, et au danger ressenti si l'on fait montre de trop de solidarité avec ses pairs en difficulté. Il faut avant tout ne pas être de la prochaine charrette. Au pire, il faut consentir à tout «sale boulot». La règle implicite exige donc, en un premier temps, le déni de la souffrance du voisin ; en une seconde étape, le déni de sa propre souffrance, voire l'héroïsation virile du «sale boulot».



Tocqueville

Cette érosion de la solidarité est «insidieuse» car elle peut se confondre avec la paix sociale autant qu'avec le sentiment d'avoir sauvé sa peau. Mais le prix à payer d'essentielle solitude et de clivage toxique entre comportement public et sentiments privés (déjà notés par Marx et Engels) est énorme. À la perte de réciprocité entraînée par la chosification de l'échange et des valeurs échangées, vient s'ajouter l'érosion de la solidarité comme valeur fondatrice de rapports sociaux non instrumentalisés. De plus en plus d'ailleurs, la solidarité est confondue avec le droit anonyme à la sécurité sociale, concédé administrativement par l'État, à ceux qui ont cotisé... Pour les autres, égarés sur nos terres, parqués dans le non-lieu de «Centres Fermés», la pauvreté est criminalisée et quelquefois «accidentellement» exterminée. S'agissant de rapports Nord-Sud, l'altérité pourtant serait un bon placement pour qui désire vraiment la paix. Mais on préfère la banalisation du mal. Dans le roman de François Emmanuel, le héros – partie prenante d'un grand ensemble

“De plus en plus, la solidarité est confondue avec le droit anonyme à la sécurité sociale, concédé administrativement par l'Etat, à ceux qui ont cotisé.”



maine ; quant au demeurant de ses concitoyens, il est à côté d'eux mais il ne les voit pas ; il les touche et ne les sent point ; il n'existe qu'en lui-même et pour lui seul, et, s'il lui reste une famille, on peut dire du moins qu'il n'a plus de patrie.

Au-dessus de ceux-là s'élève un pouvoir immense et tutélaire, qui se charge seul d'assurer leur jouissance et de veiller sur leur sort. Il est absolu, détaillé, prévoyant et doux. Il ressemblerait à la puissance paternelle si, comme elle, il avait pour objet de préparer les hommes à l'âge viril ; mais il ne cherche, au contraire, qu'à les fixer irrémédiablement dans l'enfance ; il aime que les citoyens se réjouissent, pourvu qu'ils ne songent qu'à se réjouir. Il travaille volontiers à leur bonheur ; mais il veut en être l'unique agent et le seul arbitre ; il pourvoit à leur sécurité, prévoit et assure leurs besoins, facilite leurs plaisirs, conduit leurs principales affaires, dirige leur industrie, règle leur succession, divise leurs héritages ; que ne peut-il leur ôter entièrement le trouble de penser et la peine de vivre ?» (De la démocratie en Amérique, II, 6).

Je crains que ce ne soit pas là que science-fiction. L'exil déshumanisant de la solidarité, face au triomphe de la Liberté des échanges, l'exigence d'uniformisation, confondue avec la promotion de l'Égalité, pourraient bien anesthésier toute Fraternité. Le grand projet de la modernité aurait alors vécu. La dualisation ne ferait que s'accroître, rendant les plus riches tout comme les plus pauvres de plus en plus repliés et de moins en moins solidaires. C'en serait fini, dans ce cas, du fondement de l'éthique humaine pour une bonne part de l'humanité. Il ne resterait, pour ceux qui ont leur ticket, que «les petits et vulgaires plaisirs».

Francis Martens